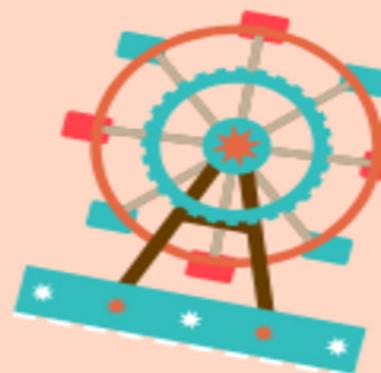




CONTES



CHARLES PERRAULT

CONTES

Contes

NOTICE HISTORIQUE SUR LA VIE ET LES ÉCRITS DE CHARLES
PERRAULT

PRÉFACE

À MADEMOISELLE

LA BELLE AU BOIS DORMANT

LE PETIT CHAPERON ROUGE

LA BARBE BLEUE

LE MAÎTRE CHAT OU LE CHAT BOTTE

LES FÉES

CENDRILLON OU LA PETITE PANTOUFLE DE VERRE

RIQUET À LA HOUPPE

LE PETIT POU CET

PEAU D'ÂNE

LES SOUHAITS RIDICULES

L'ADROITE PRINCESSE OU LES AVENTURES DE FINETTE

GRISELIDIS

-À Mademoiselle ***

Nouvelle

À monsieur *** En lui envoyant Griselidis

Page de copyright

CONTES

Charles Perrault

NOTICE HISTORIQUE SUR LA VIE ET LES ÉCRITS DE CHARLES PERRAULT

Charles Perrault, né en 1633, mérita d'obtenir un rang distingué parmi les écrivains du deuxième ordre qui vécurent dans le beau siècle de Louis XIV. Il se livra à l'étude des lettres dès sa plus tendre jeunesse ; et, dominé par le penchant tout particulier qu'il avait pour la poésie, il s'y abandonna presque exclusivement. Doué du plus heureux caractère et modeste autant qu'estimable, Perrault ne tarda pas à trouver dans le grand Colbert un protecteur capable d'apprécier ses talents, et bientôt il fut nommé par lui à la place de contrôleur général des bâtiments.

C'est alors qu'il profita de la confiance et de l'amitié du ministre pour rendre aux beaux-arts les services les plus éminents. L'Académie française dut à ses soins son logement au Louvre ; il présida à l'établissement des Académies de peinture, de sculpture et d'architecture, qui furent formées d'après ses mémoires, et il entra un des premiers dans l'Académie des inscriptions. Enthousiaste du talent partout où il le rencontrait, il suffisait de cultiver avec succès un art quelconque pour trouver en lui un protecteur zélé. Incapable de jalousie, il louait franchement ses rivaux, se plaisait à les appuyer de son crédit pour leur assurer une honnête indépendance, et se faisait un devoir et un plaisir de solliciter, pour les gens de lettres et les artistes, des pensions ou des récompenses.

La mort de Colbert l'ayant privé de l'emploi honorable dont ce ministre l'avait revêtu, Perrault, rendu aux douceurs d'une vie paisible et privée, put se livrer tout entier à la littérature. Ce fut alors qu'il composa son poème intitulé : *Le Siècle de Louis le Grand*, et *le Parallèle des Anciens et des Modernes*. Ces deux ouvrages le firent regarder comme le

détracteur des siècles les plus illustres de l'antiquité, et lui suscitèrent plusieurs querelles. Boileau surtout le poursuivit des épigrammes les plus mordantes ; mais, dans toutes leurs discussions, il ne fut pas lui-même exempt de partialité.

L'*Éloge historique des grands hommes du dix-septième siècle* suivit ces deux ouvrages. Nous lui devons aussi plusieurs poésies légères ; mais c'est principalement en composant les *contes des fées* que Perrault se délassait de ses grands travaux. Ces contes, d'un style plein du naturel le plus gracieux, ont survécu à mille écrits de ce genre, et font encore aujourd'hui les délices de l'enfance : et, en effet, qui n'a pas lu avec admiration, terreur ou plaisir *le Petit Poucet, la Barbe Bleue, Peau d'Âne, Cendrillon*, etc. ?

Ces contes ont fourni à plusieurs auteurs distingués de notre siècle le sujet de pièces représentées avec succès sur les premiers théâtres de la capitale. *Barbe Bleue*, sous la plume gracieuse de Sedaine, attira longtemps la foule à l'Opéra-Comique. Le même théâtre vit aussi longtemps la faveur attachée au charmant opéra de M. Étienne, appelé *Cendrillon*.

Charles Perrault mourut en 1703, à l'âge de soixante-dix ans, regretté de ses amis, et généralement de tous ceux qui l'avaient approché, laissant à la postérité un beau modèle de probité, de bienfaisance et de modestie.

Non moins célèbre dans une autre carrière, *Claude Perrault*, son frère, s'adonna d'abord avec quelque succès à la médecine, puis se distingua bientôt dans l'architecture. Il publia deux excellents traités sur cet art et deux ouvrages estimés sur l'histoire naturelle des animaux. Ce fut sur les dessins de cet habile architecte qu'on éleva l'Observatoire ; mais il sembla réunir tout son talent pour créer cette belle façade du Louvre appelée *la Colonnade*, morceau digne de

l'ensemble du monument, et qui fera longtemps l'admiration des étrangers.

Claude Perrault mourut en 1688, à l'âge de soixante-quinze ans.

PRÉFACE

La manière dont le public a reçu les pièces de ce recueil, à mesure qu'elles lui ont été données séparément, est une espèce d'assurance qu'elles ne lui déplairont pas en paraissant toutes ensemble. Il est vrai que quelques personnes qui affectent de paraître graves, et qui ont assez d'esprit pour voir que ce sont des contes faits à plaisir, et que la matière n'en est pas fort importante, les ont regardées avec mépris ; mais on a eu la satisfaction de voir que les gens de bon goût n'en ont pas jugé de la sorte.

Ils ont été bien aises de remarquer que ces bagatelles n'étaient pas de pures bagatelles, qu'elles renfermaient une morale utile, et que le récit enjoué dont elles étaient enveloppées n'avait été choisi que pour les faire entrer plus agréablement dans l'esprit et d'une manière qui instruisît et divertît tout ensemble. Cela devrait me suffire pour ne pas craindre le reproche de m'être amusé à des choses frivoles. Mais comme j'ai affaire à bien des gens qui ne se payent pas de raisons et qui ne peuvent être touchés que par l'autorité et par l'exemple des anciens, je vais les satisfaire là-dessus. Les fables milésiennes si célèbres parmi les Grecs, et qui ont fait les délices d'Athènes et de Rome, n'étaient pas d'une autre espèce que les fables de ce recueil. L'histoire de la Matrone d'Éphèse est de la même nature que celle de Grisélidis : ce sont l'une et l'autre des nouvelles, c'est à dire des récits de choses qui peuvent être arrivées, et qui n'ont rien qui blesse absolument la vraisemblance. La fable de Psyché écrite par Lucien et par Apulée est une fiction toute pure et un conte de vieille comme celui de Peau d'Âne. Aussi voyons-nous qu'Apulée le fait raconter par une vieille femme à une jeune fille que des voleurs avaient enlevée, de même que celui de Peau d'Âne est conté tous les jours à des enfants par

leurs gouvernantes, et par leurs grand-mères. La fable du Laboureur qui obtint de Jupiter le pouvoir de faire comme il lui plairait la pluie et le beau temps, et qui en usa de telle sorte, qu'il ne recueillit que de la paille sans aucuns grains, parce qu'il n'avait jamais demandé ni vent, ni froid, ni neige, ni aucun temps semblable ; chose nécessaire cependant pour faire fructifier les plantes : cette fable, dis-je, est de même genre que le conte des Souhaits Ridicules, si ce n'est que l'un est sérieux et l'autre comique ; mais tous les deux vont à dire que les hommes ne connaissent pas ce qu'il leur convient, et sont plus heureux d'être conduits par la Providence, que si toutes choses leur succédaient selon qu'ils le désirent. Je ne crois pas qu'ayant devant moi de si beaux modèles dans la plus sage et la plus docte antiquité, on soit en droit de me faire aucun reproche. Je prétends même que mes Fables méritent mieux d'être racontées que la plupart des contes anciens, et particulièrement celui de la Matrone d'Éphèse et celui de Psyché, si l'on les regarde du côté de la Morale, chose principale dans toute sorte de Fables, et pour laquelle elles doivent avoir été faites. Toute la moralité qu'on peut tirer de la Matrone d'Éphèse est que souvent les femmes qui semblent les plus vertueuses le sont le moins, et qu'ainsi il n'y en a presque point qui le soient véritablement.

Qui ne voit que cette Morale est très mauvaise, et qu'elle ne va qu'à corrompre les femmes par le mauvais exemple, et à leur faire croire qu'en manquant à leur devoir elles ne font que suivre la voie commune. Il n'en est pas de même de la morale de Grisélidis, qui tend à porter les femmes à souffrir de leurs maris, et à faire voir qu'il n'y en a point de si brutal ni de si bizarre, dont la patience d'une honnête femme ne puisse venir à bout. À l'égard de la morale cachée dans la fable de Psyché, fable en elle-même très agréable et très ingénieuse, je la comparerai avec celle de Peau d'Âne quand je la saurai, mais jusqu'ici je n'ai pu la deviner. Je sais bien que Psyché signifie l'âme ;

mais je ne comprends point ce qu'il faut entendre par l'amour qui est amoureux de Psyché, c'est-à-dire de l'âme, et encore moins ce qu'on ajoute, que Psyché devait être heureuse, tant qu'elle ne connaîtrait point celui dont elle était aimée, qui était l'amour, mais qu'elle serait très malheureuse dès le moment qu'elle viendrait à le connaître : voilà pour moi une énigme impénétrable. Tout ce qu'on peut dire, c'est que cette fable de même que la plupart de celles qui nous restent des anciens n'ont été faites que pour plaire sans égard aux bonnes mœurs qu'ils négligeaient beaucoup. Il n'en est pas de même des contes que nos aïeux ont inventés pour leurs enfants. Ils ne les ont pas contés avec l'élégance et les agréments dont les Grecs et les Romains ont orné leurs fables ; mais ils ont toujours eu un très grand soin que leurs contes renfermassent une moralité louable et instructive. Partout la vertu y est récompensée, et partout le vice y est puni. Ils tendent tous à faire voir l'avantage qu'il y a d'être honnête, patient, avisé, laborieux, obéissant et le mal qui arrive à ceux qui ne le sont pas. Tantôt ce sont des fées qui donnent pour don à une jeune fille qui leur aura répondu avec civilité, qu'à chaque parole qu'elle dira, il lui sortira de la bouche un diamant ou une perle ; et à une autre fille qui leur aura répondu brutalement, qu'à chaque parole il lui sortira de la bouche une grenouille ou un crapaud. Tantôt ce sont des enfants qui pour avoir bien obéi à leur père ou à leur mère deviennent grands seigneurs, ou d'autres, qui ayant été vicieux et désobéissants, sont tombés dans des malheurs épouvantables. Quelque frivoles et bizarres que soient toutes ces fables dans leurs aventures, il est certain qu'elles excitent dans les enfants le désir de ressembler à ceux qu'ils voient devenir heureux, et en même temps la crainte des malheurs où les méchants sont tombés par leur méchanceté. N'est-il pas louable à des pères et à des mères, lorsque leurs enfants ne sont pas encore capables de goûter les vérités solides et dénuées de tous agréments, de les leur faire

aimer, et si cela se peut dire, les leur faire avaler, en les enveloppant dans des récits agréables et proportionnés à la faiblesse de leur âge. Il n'est pas croyable avec quelle avidité ces âmes innocentes, et dont rien n'a encore corrompu la droiture naturelle, reçoivent ces instructions cachées ; on les voit dans la tristesse et dans l'abattement, tant que le héros ou l'héroïne de conte sont dans le malheur, et s'écrier de joie quand le temps de leur bonheur arrive ; de même qu'après avoir souffert impatiemment la prospérité du méchant ou de la méchante, ils sont ravis de les voir enfin punis comme ils le méritent. Ce sont des semences qu'on jette qui ne produisent d'abord que des mouvements de joie et de tristesse, mais dont il ne manque guère d'éclorre de bonnes inclinations.

J'aurais pu rendre mes Contes plus agréables en y mêlant certaines choses un peu libres dont on a accoutumé de les égayer ; mais le désir de plaire ne m'a jamais assez tenté pour violer une loi que je me suis imposé de ne rien écrire qui pût blesser ou la pudeur ou la bienséance. Voici un madrigal qu'une jeune demoiselle de beaucoup d'esprit a composé sur ce sujet, et qu'elle a écrit au-dessous du conte de Peau d'Âne que je lui avais envoyé.

Le Conte de Peau d'Âne est ici raconté
Avec tant de naïveté,
Qu'il ne m'a pas moins divertie,
Que quand auprès du feu ma Nourrice ou ma Mie
Tenaient en le faisant mon esprit enchanté.
On y voit par endroits quelques traits de Satire,
Mais qui sans fiel et sans malignité,
À tous également font du plaisir à lire :
Ce qui me plaît encore dans sa simple douceur,
C'est qu'il divertit et fait rire,

Sans que Mère, Époux, Confesseur,
Y puissent trouver à redire.

À MADEMOISELLE

Mademoiselle,

On ne trouvera pas étrange qu'un enfant ait pris plaisir à composer les contes de ce recueil, mais on s'étonnera qu'il ait eu la hardiesse de vous les présenter. Cependant, Mademoiselle, quelque disproportion qu'il y ait entre la simplicité de ces récits, et les lumières de votre esprit, si on examine bien ces contes, on verra que je ne suis pas aussi blâmable que je le parais d'abord. Ils renferment tous une morale très sensée, et qui se découvre plus ou moins, selon le degré de pénétration de ceux qui les lisent ; d'ailleurs comme rien ne marque tant la vaste étendue d'un esprit, que de pouvoir s'élever en même temps aux plus grandes choses, et s'abaisser aux plus petites, on ne sera point surpris que la même Princesse, à qui la nature et l'éducation ont rendu familier ce qu'il y a de plus élevé, ne dédaigne pas de prendre plaisir à de semblables bagatelles. Il est vrai que ces contes donnent une image de ce qui se passe dans les moindres familles, où la louable impatience d'instruire les enfants fait imaginer des histoires dépourvues de raison, pour s'accommoder à ces mêmes enfants qui n'en ont pas encore ; mais à qui convient-il mieux de connaître comment vivent les peuples, qu'aux personnes que le ciel destine à les conduire ? Le désir de cette connaissance a poussé des héros, et même des héros de votre race, jusque dans des huttes et des cabanes, pour y voir de près et par eux même ce qui s'y passait de plus particulier : cette connaissance leur ayant paru nécessaire pour leur parfaite instruction. Quoi qu'il en soit, *Mademoiselle,*

Pouvais-je mieux choisir pour rendre vraisemblable
Ce que la Fable a d'incroyable ?

Et jamais Fée au temps jadis
Fit-elle à jeune Créature,
Plus de dons, et de dons exquis,
Que vous en a fait la Nature ?

Je suis avec un très profond respect,
Mademoiselle,
De Votre Altesse Royale,
Le très humble et très obéissant serviteur,
P. DARMANCOUR.

LA BELLE AU BOIS DORMANT

Il était une fois un roi et une reine qui étaient si fâchés de n'avoir point d'enfants, si fâchés qu'on ne saurait dire. Ils allèrent à toutes les eaux du monde : vœux, pèlerinages, menues dévotions, tout fut mis en œuvre, et rien n'y faisait. Enfin pourtant la reine devint grosse et accoucha d'une fille. On fit un beau baptême ; on donna pour marraines, à la petite princesse, toutes les fées qu'on pût trouver dans le pays (il s'en trouva sept), afin que, chacune d'elles lui faisant un don, comme c'était la coutume des fées en ce temps-là, la princesse eût, par ce moyen, toutes les perfections imaginables. Après les cérémonies du baptême, toute la compagnie revint au palais du roi, où il y avait un grand festin pour les fées. On mit devant chacune d'elles un couvert magnifique, avec un étui d'or massif où il y avait une cuiller, une fourchette, et un couteau de fin or, garni de diamants et de rubis. Mais comme chacune prenait sa place à table, on vit entrer une vieille fée, qu'on n'avait point priée, parce qu'il y avait plus de cinquante ans qu'elle n'était sortie d'une tour, et qu'on la croyait morte ou enchantée.

Le roi lui fit donner un couvert ; mais il n'y eut pas moyen de lui donner un étui d'or, comme aux autres, parce que l'on n'en avait fait faire que sept, pour les sept fées. La vieille crut qu'on la méprisait, et grommela quelques menaces entre ses dents. Une des jeunes fées, qui se trouva auprès d'elle l'entendit, et, jugeant qu'elle pourrait donner quelque fâcheux don à la petite princesse, alla, dès qu'on fut sorti de table, se cacher derrière la tapisserie afin de parler la dernière, et de pouvoir réparer, autant qu'il lui serait possible, le mal que la vieille aurait fait.

Cependant les fées commencèrent à faire leurs dons à la princesse. La plus jeune lui donna pour don qu'elle serait la plus belle personne